

NOTES et glanures

MANUELS

DAYRAS S. et D'HAUSSY C., *Le catholicisme en Angleterre*, coll. « U 2 », Paris, Armand Colin, 1970.

Le parfum de la « Femme écarlate » continue à troubler l'Angleterre de l'« Eglise établie ». Depuis les dernières années, l'Eglise romaine connaît Outre-Manche un renouveau de faveur.

La forte personnalité de Jean XXIII et les tendances issues du Concile n'y sont pas plus étrangères que les attrait réciproques des catholiques et des protestants pour ce dont les privent leur religions respectives.

Conçu comme un manuel, coupé de documents en langue originale, de références bibliographiques, ce petit volume donne sur l'évolution du catholicisme britannique depuis l'époque romaine jusqu'en 1969 des renseignements très complets. Lié d'abord à la propriété terrienne, à des *recusants* de bon voisinage, le catholicisme sous l'influence de l'arrivée massive des Irlandais prend un tour libéral et social à partir du XIX^e siècle. Il pousse à l'œcuménisme. L'élan fut brisé par le Syllabus des erreurs de 1864 et le Concile de Vatican I. Le catholicisme social anglais influence cependant l'encyclique *Rerum novarum*. Dynamique en raison des contraintes subies, l'église catholique anglaise connaît aujourd'hui un malaise dont l'affaire Charles Davis est un symptôme. L'Eglise officielle romaine apparaît elle-même comme une contrainte à rejeter. Un nouvel équilibre doit être recherché sur des points analogues à ceux qui préoccupent les catholiques du continent.

R.V.S.

MILLOTTE J.P., *Précis de protohistoire européenne*, dans coll. « U 2 », Paris, Colin, 1970.

Les termes de pré- et de proto-histoire rendent mal en français les notions exprimées par les mots allemands *Ur-, Vor- et Frühgeschichte*. L'histoire est, en effet, présente partout. Les objets recueillis par l'archéologie ne parlent-ils pas autant, mieux peut-être que le document écrit

pour autant qu'on sache les faire parler. Or les moyens ne manquent pas aujourd'hui. Un outil renseigne sur les structures économiques, une arme placée dans une tombe fournit un indice sur les classes sociales, une pendeloque, un colifichet témoignent d'un culte. L'amélioration des conditions de vie se dégage des modes de production et de l'emprise grandissante de l'homme sur la nature. Le concept de civilisation archéologique, malgré les lacunes que comporte la connaissance de ces types de civilisation, éclaire fortement sur le passé humain, spécialement dans les domaines précis de la vie quotidienne. Parce que le phénomène politique est privilégié dans les sources écrites, faut-il s'obstiner à ignorer l'histoire de tous les jours. Celle sur qui repose tout le reste ?

Le génie de l'homme éclate à chaque page de l'inventaire dressé dans ce manuel conçu de façon systématique, pourvu d'une bonne table, d'une orientation bibliographique et de nombreuses planches de schémas destinés à faciliter l'identification des types d'objets soumis à la vigilance des fouilleurs.

La prudence certes reste de rigueur, la collaboration entre spécialistes de disciplines complémentaires, le sens critique et la relativité que tout historien doit mettre dans ses propos constituent la meilleure garantie.

R.V.S.

PAYEN Jean-Charles, *Les origines de la Renaissance*, Paris, Société d'édition d'enseignement supérieur (SEDES), 1969.

Ce petit volume de 128 pages tente d'éclaircir les notions toujours un peu confuses que sont l'humanisme, la réforme et l'« esprit renaissant ». Il se veut « une sorte de manuel à l'usage de groupes de travail, dans le cadre de l'enseignement rénové ».

S'il n'est pas faux de parler de « révolution culturelle » à propos de la Renaissance, il faut insister sur son caractère essentiellement. L'humanisme apparaît ainsi comme une conversion des mentalités. Cet aide-mémoire, coupé de conseils de lecture, aidera à la saisir. Ere des enthousiasmes, de la recherche inquiète

et désordonnée, d'un engouement passionné voire fervent, la Renaissance frappe par sa jeunesse, sa fraîcheur, alliée à une conscience tragique du devenir. Au *Carpe diem* répond le *Memento mori*, mais pourquoi s'obstiner à appeler Désiré Erasme Didier ?

R.V.S.

FRECHET René. *Histoire de l'Irlande*, coll. « Que sais-je ? », Paris, P.U.F., 1970.

« L'Irlande c'est d'abord un climat » assurait Bernard Shaw. Le présent opuscule s'attache à le démontrer. Depuis l'époque préhistorique, vers 6000 av. J.C., l'Irlande voit se succéder et se mêler sur son sol les planteurs de mégalithes, les fondeurs de bronze, les Celtes à partir du IV^e siècle av. J.C., les Romains captifs, les Angles, les Saxons, les Vikings, comme dans un infernal chaudron.

L'égérie d'Irlande, imprégnée des coutumes politico-sociales des *brehons* ou chefs locaux, représente une force assez anarchique.

L'invasion normande, suivie des invasions anglaises, donnèrent à l'île sa physionomie actuelle tourmentée par les dernières convulsions de la décolonisation. Peuple pauvre, peuple héroïque, peuple de bardes où tout est motif à chansons, dernier acteur d'une dernière « guerre de religion » ?

R.V.S.

HISTOIRE ECONOMIQUE

BOSERUP Ester, *Evolution agraire et pression démographique*, coll. « Nouvelle bibliothèque scientifique », Paris, Flammarion, 1970.

Contrairement à la théorie malthusienne, ce n'est pas le taux d'accroissement de la production agricole qui détermine la croissance de la population, mais la poussée démographique qui entraîne l'effort de production agricole. Tel est le schéma qu'avec toute la prudence désirable nous présente l'auteur. Ainsi les faibles taux de croissance démographique des sociétés préindustrielles ne peuvent s'expliquer par une insuffisance des denrées alimentaires par suite de surpeuplement. La culture sur brûlis semble avoir inauguré les techniques agricoles dès le néolithique, mais les autres types à l'exclusion de l'agricul-

ture moderne, chimique et mécanisée sont vieux de plusieurs milliers d'années. L'agriculture extensive n'a pas nécessairement précédé l'agriculture intensive partout. L'influence de l'homme sur le faciès du terroir a pu déterminer le passage de la culture à l'élevage.

La nature de l'outillage agricole est déterminée par les conditions de la culture : le système de jachère-forêt s'accommode du bâton fouisseur, une jachère plus courte implique l'usage de la houe, instrument à désherber, la charrue devient indispensable lorsque la jachère est très courte. La fertilisation se fait par écobuage pour les jachères-buissons, et par fumure pour la jachère courte, l'irrigation apparaît avec la récolte annuelle et multiple. Le mode de fabrication de l'outillage n'a pas nécessairement une influence sur le type de culture.

Selon le type de plantation et l'investissement en travail, le rendement de la jachère-forêt est meilleur que celui de la jachère courte. L'accroissement de la population pousse à l'utilisation de la charrue, facteur de rendement meilleur et de maintien de la productivité par tête. Dans les plaines herbeuses et sous des climats humides néfastes à l'emploi du feu, elle peut apparaître plus tôt. Ces quelques remarques suffiront à convaincre de l'intérêt de cet ouvrage dont l'auteur se préoccupe de tirer les enseignements de l'histoire au profit de l'organisation du développement moderne. Bien des idées devront être revues.

R.V.S.

MORINEAU Michel, *La pomme de terre au XVIII^e siècle*, dans *Annales*, t. 25, p. 1767-1785, Paris, Colin, 1970.

Contrairement à une notion trop souvent répandue, ce n'est pas la culture de la pomme de terre qui a provoqué l'essor démographique au XVIII^e siècle. Disons que cette culture s'est répandue en raison des besoins croissants de consommation d'une population dont la paupérisation s'étend.

La culture de la pomme de terre reste toujours une culture secondaire, c'est une nourriture de misère que l'on abandonne lorsque la prospérité revient. Or la Flandre apparaît prospère au XVIII^e siècle. Elle l'est par la qualité de ses rendements, elle l'est moins par l'exiguïté des exploitations où le paysan a peine à faire vivre

sa famille. Le journalier n'est pas mieux payé en Flandre qu'ailleurs : « Les cultivateurs qui ont de grandes exploitations vivent bien, se logent avec un certain luxe et se vêtent de même. Les petits cultivateurs ont bien de la peine à faire subsister leur famille par leur travail et ont souvent recours à la charité publique ; leur nourriture est mauvaise ; leurs habitations en général mal bâties, sont dépourvues des meubles les plus nécessaires. » Ainsi témoignent les préfets dans leurs mémoires statistiques. La pomme de terre remplace les céréales réservées à l'exportation, elles peuvent compenser les déficiences de récoltes céréalières en cas de disette. Elles constituent donc un régulateur.

R.V.S.

HEMARDINQUER Jean-Jacques. *Faut-il « démythifier » le porc familial d'Ancien Régime ?*, dans *Annales*, t. 25, p. 1745-1759, Paris, Colin, 1970.

La « cochonnerie » ou « cochonnaille » apparaît comme une tradition ininterrompue depuis l'époque celtique. Cette vision globale mérite d'être sérieusement revue. Dans les villes, la consommation paraît diminuer aux XVI^e et XVII^e siècles. Il est vrai que les édits y interdisent l'élevage des porcs.

Dans les campagnes, la présence des porcs dépend de la nature des cultures et de la végétation. Ils sont absents des régions de vignes, les régions de forêts les attirent. La limitation et l'appropriation privée de celles-ci amènent l'homme à partager sa provende avec l'animal, donc à supprimer ce dernier lorsque la provende est maigre. La viande de porc est absente de beaucoup de tables comme celle d'autres animaux d'ailleurs, avec des involutions dues à des modifications dans les façons culturelles et dans les types de cultures. Un vaste domaine dont l'exploration réserve bien des surprises. Voyez comme les hommes vivent !

R.V.S.

CHAUSSINAND-NOGARET Guy, *L'or, le poivre, le Portugal et l'économie mondiale*, dans *Annales*, t. 25, p. 1591-1596, Paris, Colin, 1970.

Plusieurs ouvrages récents viennent de restituer aux Portugais le rôle important qu'ils jouèrent effectivement dans la préparation des grandes découvertes. Ils

influencèrent toute l'économie mondiale en drainant vers l'Atlantique l'or du Soudan que les voies caravanières amenaient aux rivages maghrébins de la Méditerranée. Jusqu'à 1520 environ, 700 kg d'or arrivent annuellement à Lisbonne. L'or cafre du Monomotapa, soit près d'une tonne, est acheminé vers l'Inde, de même que l'or de Malacca à raison de deux à trois tonnes annuelles. *Ducats* vénitiens, *cruzados* portugais, *sultans* mamelouks échouent au même endroit.

La route du Cap a été économiquement en réduisant le coût des épices : 80.000 cruzados payés par Lisbonne contre 500.000 ducats payés par Venise à la fin du XV^e siècle, versés en espèces et lingots. Mais à dire vrai les deux « saignées » doivent être cumulées.

Au XVI^e siècle, la conjoncture influencée par les *réales* d'argent venus d'Amérique améliore la balance. Sur 130.000 kg d'argent déversés par les galions, les galées de Beyrouth et d'Alexandrie d'une part, les naves de Lisbonne n'en emportent que 72.000 kg.

Un commerce direct alimenté par l'argent du Potosi s'institue entre la Chine et les comptoirs de Macao et Malacca qui ont tendance à échapper au pouvoir central.

Il est faux de croire que la route du Cap a entraîné le déclin du commerce méditerranéen oriental. La route du golfe persique est encouragée par les Portugais qui en contrôlent les passages, la Mer Rouge n'a cessé d'être un lieu de passage. Vers 1550-1560, Alexandrie reçoit autant d'épices que Lisbonne, soit 30.000 à 40.000 quintaux.

R.V.S.

MALOWIST Marian, *Quelques observations sur le commerce de l'or dans le Soudan occidental au moyen âge*, dans *Annales*, t. 25, p. 1630-1636, Paris, Colin, 1970.

Au cours des XIV^e et XV^e siècles, la production d'or augmente en Haute Volta et dans la grande forêt d'Ashanti, par suite de la demande européenne. Gênes attirait vers elle la majeure partie de l'or en provenance du Soudan dès le XII^e siècle, aux XIV^e et XV^e siècles, Florence et Venise suivent cet exemple en raison de la chute de l'exploitation des mines de Transylvanie et de Bohême d'où Venise tirait l'or nécessaire à son monnayage. Dès le IX^e siècle les marchands musulmans s'ins-

talent au Ghana et au Mali et trafiquent avec le Maghreb. Au XVI^e siècle, les Marocains entreprennent une pénétration militaire vers l'Empire Songhay, mais ils ne surent pas s'établir dans la boucle du Niger.

La carence du sel au Soudan occidental, le bas prix de l'or et des esclaves excitent le commerce entre l'Afrique du Nord et le Niger, les Arabes, les Berbères et les Egyptiens viennent également s'approvisionner en énormes caravanes transsahariennes en échange de cuivre de Roumanie (Roumi = Asie Mineure). L'argent vaut au Soudan occidental « plus que l'or », le taux de change paraît être de trois contre un, en Europe il est de 10 à 12 contre un.

Au XIII^e siècle, les évêques de Langue doc et de Provence, les comtes de Provence et les rois d'Aragon, accordent des privilèges à leurs monnayeurs pour frapper des pièces d'argent à légendes arabes.

Ce monnayage a contribué à faire affluer l'or du Soudan vers le Nord. On comprend l'intérêt manifesté par les Portugais pour les parages occidentaux de l'Afrique.

R.V.S.

DUCHE Jean, *Les grandes routes du commerce*, Paris, Flammarion, 1969.

Dans la famille primitive, les femmes portent les fardeaux afin de libérer les mains des hommes nécessaires à la protection de la horde. Voilà parmi bien d'autres un aspect des déplacements humains et de leurs problèmes. Distances, difficultés ne résistent pas à la cupidité, à la nécessité. D'une manière sommaire, mais avec de belles illustrations, nous trouvons ici le bilan des échanges entre les hommes, de leurs efforts pour dompter la nature grâce aux techniques, assurer la sécurité et pour promouvoir, pourquoi pas, un avenir de paix dans l'harmonie de tous les peuples. Mais qui pourra réaliser ce programme ?

R.V.S.

RICARDO David, *Principes de l'économie politique et de l'impôt*, préface de Christian Schmidt, coll. « Perspectives de l'économie », série « Les Fondateurs », Paris, Calmann-Lévy, 1970.

Parmi les domaines dont l'historien doit se préoccuper, celui de l'économie figure

dans les premiers. Les problèmes soumis à nos dirigeants politiques témoignent assez de l'incidence d'une bonne gestion économique dans les affaires de l'Etat. Toute formation civique passe par une bonne compréhension des mécanismes mis en œuvre dans les circonstances les plus significatives. L'histoire est ici irremplaçable pour aider à en saisir toute la complexité et toute la subtilité. Les idées économiques, quelle que soit la qualité de leurs auteurs, naissent généralement d'un contexte pratique. L'historien seul dûment préparé à cette fonction pourra l'éclairer.

L'œuvre maîtresse de David Ricardo figure à juste titre parmi celles des fondateurs de l'économie politique. Contemporain d'Adam Smith, de Thomas Malthus, de James Mill, de Jean-Baptiste Say, israélite d'origine portugaise converti à l'anglicanisme, Ricardo entreprend une brillante carrière financière au moment où l'Angleterre entre dans le branle de la Révolution française. Ses premières analyses de situation économique se fondent sur les perturbations que celles-ci entraînent dans la conjoncture britannique. Les principes qu'ils dégagent constituent l'enseignement tiré d'une vie lucide et bien remplie. Une bonne lecture, ne serait-ce que pour distinguer désormais le sens donné à des mots tels que « richesse » ou « valeur ».

R.V.S.

DOCKES Pierre, *L'Espace dans la pensée économique du XVI^e au XVIII^e siècle*, coll. « Nouvelle bibliothèque scientifique » dirigée par F. Braudel, Paris, Flammarion, 1969.

Il est constant que trop souvent l'enseignement de l'histoire se meut dans un temps sans épaisseur et dans un espace sans dimension. Rendons grâce à l'auteur de tenter de nous faire percevoir l'importance de ce dernier à travers la pensée des théoriciens de l'économie : Jean Bodin, Antoine de Montchrétien, William Petty, Sébastien Le Prestre, marquis de Vauban, François Quesnay, Jacques Turgot et bien d'autres. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, les auteurs raisonnent en termes d'équilibres et de déséquilibres spatiaux, les déplacements des hommes, des capitaux, des entreprises, tiennent autant de place que le déplacement des produits. Les notions en cause sont invoquées par les mercantilistes pour instituer des rela-

tions asymétriques d'exploitants à exploités, par les libéraux qui estiment qu'il existe un mécanisme équilibrant le circuit international.

Nous assistons ici à l'organisation de l'espace national, à la désintégration de l'espace mondial, médiéval, puis à sa reconstruction au XVIII^e siècle comme conglomérat de nations. On observe l'évolution de l'espace régional, des modes d'occupation des sols, de la localisation de l'industrie, des modes de transport et des voies de communications. On découvre comment ces phénomènes sont causes et conséquences de l'évolution économique.

Parmi d'autres notations relevons que : « Les temps modernes commencent lorsque le commerce pourra s'effectuer avec sécurité, à moindre frais. »

Le XIX^e siècle voit se perdre le courant intégrant l'analyse spatiale et l'analyse économique. Les économistes actuels en redécouvrent les implications. Comme quoi la connaissance de l'histoire peut éviter bien des errements.

R.V.S.

HISTOIRE DES MENTALITES

AUGUET Roland, *Cruauté et civilisation : les jeux romains*, Paris, Flammarion, 1970.

Sans apporter rien de très neuf, ce volume rassemble une somme de données sur l'un des aspects les plus « spectaculaires » de la vie romaine. Sachons que Rome n'eut pas le monopole des jeux, mais que toutes les contrées de l'empire s'y adonnèrent avec fougue. Quelles que soient les analogies que l'on peut découvrir entre les loisirs romains et certains aspects des loisirs actuels de la masse. Il ne s'agit pas d'une marchandise proposée au bon plaisir d'un client éventuel. L'organisation du spectacle relève d'une sorte de service public : il relève du sacré. Il apparaît dès lors logique que les autorités, à la fois civiles et religieuses, en assurent l'organisation et y participent dans une sorte de communion mystique. César fut critiqué de se livrer pendant les jeux à des tâches étrangères. Néron et Commodus tirèrent gloire d'une participation directe.

Les intellectuels eux-mêmes voient dans les exploits des gladiateurs la manifesta-

tion d'une humanité élevée s'ils témoignent de courage et de dignité : l'esclave, le prisonnier, être vil, se hisse ainsi à la hauteur de l'homme libre.

Restent les dépravations et les incidents de parcours, les ludi avec leurs lanistes, les factions et leurs tendances, les Bleus aristocratiques et les Verts populistes. Instruments politiques de caractère démagogique, occasions de dévouement des rancœurs latentes, les jeux méritent plus qu'une curiosité moralisatrice. Ils aident à comprendre une mentalité.

R.V.S.

LOTTIN A., *Vie et mentalité d'un Lillois sous Louis XIV*, Lille, E. Raoust, 1968.

En analysant un livre de raison d'un tisserand lillois, Pierre Chavatte, l'auteur essaye de nous initier à une mentalité collective. Il décrit le marchand exportateur, maître despotique des fabricants réduits à la condition de faconniers. Il peint l'entassement de la population dans les cours de la paroisse Saint-Sauveur, le travail des femmes et des enfants qui précèdent l'admirable poème *des Rayons et des Ombres* de Victor Hugo sur les caves de Lille du XIX^e siècle. Il décrit les festivités coutumières aux corporations dont les rivalités sont soulignées, de même que l'hostilité à l'égard des travailleurs ruraux. La médiocrité est la règle. Tout qui cherche à en sortir est honni et pourchassé. On s'en prend à son semblable plutôt qu'aux responsables du lot commun, les riches marchands. Point de subversion donc, un esprit routinier enfoncé dans ses contradictions internes, sous la houlette religieuse des ordres mendiants.

Une vie bien précaire que celle de ce petit artisan à la limite continue de l'indigence mais fier de respectabilité.

R.V.S.

ARTS ET HISTOIRE

COURTENS André et ROUBIER Jean : *Belgique romane*, 222 p., in 4^o, Bruxelles, éd. Vokaer, 1969.

En recevant ce splendide ouvrage, deux questions viennent à l'esprit : existe-t-il une Belgique romane ? et d'autre part, comment un éditeur belge se « risque-t-il à

publier un aussi beau volume ? » Disons tout d'abord qu'il s'agit dans ce livre de l'architecture romane religieuse. L'auteur donne à la première question une réponse qui tient compte des connaissances les plus récentes sur l'architecture religieuse. Quant à la seconde, faisons confiance aux dynamiques éditions Vokaer qui annoncent d'ailleurs d'autres volumes concernant l'art gothique, baroque, etc. L'ouvrage comprend une introduction à l'étude générale des monuments les plus représentatifs des VI^e au XIII^e siècle dans nos régions. Mais on y trouve aussi un nombre très important de plans et schémas (25), de photos en noir et blanc (125) et de planches en couleurs (30). Au total, près de deux cents documents iconographiques de toute beauté. Ceux-ci révèlent une parfaite connaissance du fait archéologique et une perfection technique à laquelle on n'est guère habitué. De l'art préroman (époques mérovingienne et carolingienne du VI^e au X^e siècle) il n'y a plus guère que des souvenirs révélés par les textes ou par des fouilles. Malgré l'abondance des fondations monastiques patronnées et encouragées par les rois et les propriétaires terriens, il ne reste que des fragments fort rudimentaires. De l'époque mérovingienne, il semble que l'on puisse signaler la première église de Saint-Brice à Tournai. L'époque carolingienne est marquée par des modifications importantes du point de vue des structures architecturales. Le plan central, dont l'exemple le plus important est la Chapelle palatine d'Aix-la-Chapelle, a été adopté par Notger pour son mausolée de Saint-Jean de Liège.

Le plan en croix grecque n'existe qu'en un exemplaire à Torhout et le plan basilical remanié à Saint-Ursmer de Lobbes. L'art carolingien se prolonge et se transforme peu à peu en art mosan, lui-même variante de l'art ottonien. Il subit les influences étrangères auxquelles s'ajoutent des éléments locaux. Les exemples les plus typiques du XI^e siècle sont les deux églises de Celles et de Hastières. Sainte-Gertrude à Nivelles reste cependant un des plus beaux monuments malgré les dégâts infligés par la seconde guerre mondiale. L'art mosan subit partout l'influence de l'Allemagne, la zone scaldienne celle de la France.

Cette dernière zone comprend plus ou moins le comté de Flandre, la Zélande, l'évêché de Tournai, une partie du Brabant et du Hainaut. Cette influence fran-

çaise prépondérante dans ces régions n'exclut cependant pas totalement l'influence allemande. Dans la zone scaldienne, Tournai retient surtout l'attention malgré l'intérêt de Saint-Vincent de Soignies. Le plan de la cathédrale de Tournai est unique en Belgique. C'est un plan rhénan mais l'élévation est l'aboutissement des recherches élaborées en Normandie et dans le nord de la France. La cathédrale exerce d'ailleurs une influence considérable dans la cité elle-même et dans les régions voisines. Les églises St-Piat, St-Brice, St-Quentin, St-Nicolas de Tournai, celles de St-Jean, St-Martin, St-Jacques de Gand sont des copies plus ou moins fidèles de la cathédrale. Ces monuments dont la plupart sont du XII^e siècle, conservent encore des aspects romans alors qu'en Ile de France, à la même époque naît le gothique. Formellement, cet art se rattache à l'art anglo-normand. L'auteur le considère comme le résultat final de l'art roman du nord de l'Europe situé au carrefour de l'art français, anglais et rhénan. Une « Belgique romane » qui n'envisagerait pas d'églises rurales serait singulièrement incomplète.

L'auteur n'a pu étudier toutes les fondations de cette époque. Il a donc procédé à un choix. Ces constructions présentent certains caractères communs : une grande simplicité de plan, d'élévation, et de décor. Elles se rattachent soit à l'architecture scaldienne, soit à l'art mosan. Quant aux prieurés prémontrés, par leur aspect rustique, ils se rapprochent des églises rurales.

L'auteur n'a pu ni voulu abandonner la sculpture qui est si riche dans certaines écoles françaises. Fort pauvres dans nos régions parce que la qualité de la pierre est souvent médiocre (grès tendre et très friable ou calcaire trop dur) certaines œuvres scaldiennes populaires et expressionnistes et des œuvres mosanes plus narratives et décoratives sont cependant remarquables.

A la fin de ce pèlerinage artistique, nous avons plusieurs souhaits à formuler. Tout d'abord que l'auteur continue ses études dans ce domaine. Trop souvent, l'étude de l'architecture n'est que verbalisme de chroniqueur au style flou et journalistique. Que l'éditeur continue son œuvre originale et dynamique. Ne pourrait-on envisager un ouvrage consacré à l'architecture civile et militaire ?

Il existe une architecture digne de ce nom. Les Pays-Bas qui, aux yeux de beaucoup, restent la terre d'élection de la peinture (primitifs flamands, expressionnisme flamand de Ensor et de l'Ecole de Laethem-Saint-Martin, etc.) ont produit aussi des œuvres architecturales non négligeables et ce, à toutes les époques. Pensons à Horta !

Pour terminer, nous exprimons le souhait qu'à l'heure de la rénovation de notre enseignement, nos grands élèves soient initiés au charme et à la richesse de l'art roman de nos régions par l'intermédiaire de ce beau livre.

P.B.

WALLONIE, ART ET HISTOIRE

Cette nouvelle collection d'art et d'histoire est la bienvenue à l'heure de la régionalisation. Publiée par les Editions Duculot avec l'aide du CACEF, elle a pour but d'offrir à un prix modique (70 F) des notions essentielles, relatives à des aspects particuliers de notre patrimoine wallon. Ce point de vue nous paraît des plus intéressants puisqu'il tend à placer à la portée de chacun de petits ouvrages qui mettent en valeur des œuvres locales et révèlent les nombreux trésors d'art de la Wallonie. Parmi cette collection, retenons deux volumes : celui de F. ROUSSEAU, *L'art mosan* et celui de l'abbé Ch. DU-BOIS, *Vieux Virton romain*, in 12°, 1970.

Pour F. Rousseau, l'art est le reflet et l'illustration de la vie religieuse, intellectuelle et économique de la région. C'est de ce point de vue très large que la présentation de l'art mosan est réalisée. L'art mosan n'est pas seulement l'art de la vallée de la Meuse mais aussi celui de tout l'ancien diocèse de Liège lequel comprenait les régions suivantes : Ardennes, Condroz, Famenne, Pays de Herve, Entre-Sambre-et-Meuse jusqu'à Thuin, Brabant wallon, Hesbaye et Campine limbourgeoise. Ce diocèse, rappelons-le, était d'ailleurs l'ancienne province romaine, la *Civitas Tungrorum*. L'auteur consacre la plus grande partie de son travail à l'étude de l'évolution du diocèse depuis l'époque romaine jusqu'au moment de la gloire de l'Eglise impériale. Ce diocèse faisait partie du Saint Empire romain ; il était donc en contact avec l'Italie.

Le « voyage d'Italie » semble être assez fréquent parmi les milieux liégeois. Ceci explique dès lors l'influence italienne et byzantine que l'on retrouve dans l'art mosan. Le rayonnement de cet art s'affaiblit avec le déclin du Saint-Empire. L'influence française grandit au XIII^e siècle dans nos régions et l'empire germanique, en pleine anarchie, n'est plus capable de s'y opposer. La documentation comprend quinze annexes : sept cartes et schémas ainsi que huit photos des œuvres les plus caractéristiques de l'art mosan. Un petit volume de « poche » mais riche et généreux qui confirme tout le savoir-faire et la grande culture de M. Rousseau.

Le deuxième volume est l'édition revue et augmentée d'un ouvrage publié en 1938 aux Editions du Musée gaumais. Le conservateur de ce musée, M. Fousse en assure la publication. Ce hameau de Vieux-Virton a remplacé partiellement le vicus de Vertunum. L'ouvrage n'est pas le résultat de fouilles scientifiques mais de trouvailles réalisées lors de l'établissement de la voie ferrée. La plupart de ces objets ont d'ailleurs été dispersés, soit à l'étranger, soit dans des collections privées ou bien ont disparu lors des pillages et des guerres. L'ancien vicus semble avoir été occupé de façon constante pendant les trois premiers siècles de notre ère. Ruiné au V^e siècle, par les migrations germaniques, on l'appelle désormais *Maceriae* (murs en ruine) d'où le nom actuel de Majérout.

Les objets trouvés sont très nombreux : monuments lapidaires, objets d'or et d'argent, de bronze et de fer, de verre, d'ivoire, de céramique, etc.

Nous attendons avec impatience la suite des publications dont la liste est séduisante ; parmi les titres annoncés, nous avons retenu : la Préhistoire en Wallonie, les Wallons en Suède, les Fortifications du duché de Brabant, le Bas Empire à Namur, etc.

Souhaitons que le directeur de la collection, M. Josy Muller, puisse mener à bien son entreprise qui doterait la Wallonie d'une encyclopédie d'art et d'histoire, valorisant son passé, mais éloignée d'un régionalisme étroit et sectaire.

P.B.